

A close-up portrait of Jean-Michel Basquiat. He has dark, curly hair and is looking directly at the camera with a serious expression. His hands are raised to his temples, with a lit cigarette held between the fingers of his right hand. He is wearing a patterned jacket with a herringbone texture in shades of brown, green, and red, over a plaid shirt. The background is a textured, mottled brown.

MICHEL NURIDSANY

Jean-Michel
BASQUIAT

GRANDES
BIOGRAPHIES

Flammarion

Jean-Michel BASQUIAT

La toile, il la boxe, la caresse, y accumule des mots jusqu'au vertige. Basquiat c'est l'urgence, le lyrisme mêlé d'élégances, de grâce, de naïvetés, avec l'enfance qui rayonne et déborde. Et hurle. Et chante. Et dit la brûlure, le plaisir, la vie courte et intense. Il meurt à 27 ans, laissant mille tableaux et un nombre plus important encore de dessins.

Michel Nuridsany nous donne à voir et à comprendre ici comment le peintre apparaît, se forme, explose, quand naît le hip-hop,

Michel Nuridsany
écrivain, critique d'art, critique
littéraire, rédacteur en chef
de la revue *Rendez-vous*,
a publié chez Flammarion
Cent chefs-d'œuvre de la peinture,
L'Art contemporain chinois;
deux romans, *Ce sera notre secret*
M. Watteau et Andy, Andy;
et trois biographies, *Warhol*,
Dalí, *Caravage*.

se radicalisent les mouvements de protestation des noirs et que se transforme en profondeur le milieu de l'art new-yorkais. Il nous apporte des lumières nouvelles sur l'importance de la musique et de la poésie dans son œuvre et dans sa vie, sur sa façon de faire passer la technique du *sampling* dans sa peinture, sur l'origine de son nom, sur sa qualité de métis perçu comme noir, sur son voyage en Côte d'Ivoire, sur la réception

de son œuvre en France et sur ses rapports plus profonds qu'on ne l'a dit avec Warhol.

Quant à la jeunesse, elle est emportée par la bourrasque d'une vie traversée par la drogue, le sexe, l'art, et par une folle énergie. Basquiat, un jaillissement.

G R A N D E S
B I O G R A P H I E S

Flammarion

Jean-Michel Basquiat

DU MÊME AUTEUR

- Métamorphoses/Tom Drabos*, Créatis, Prix du 1^{er} livre photo, 1981.
- 10 Photographes, 10 critiques*, Créatis, 1982.
- Homo Loquens* (Entretiens avec Masson, Bram Van Velde, Beuys, Mario Merz, Daniel Buren, Jean Tinguely Pierre Klossowski, Erté, William Burroughs, Claude Simon, Alain Robbe-Grillet, Eugène Ionesco, Robert Pinget, Pierre Boulez, Steve Reich, Xenakis, François Truffaut, Alain Resnais, René Clair, Jean-Louis Barrault, Peter Brook), Ryoko Tsushin, 1983.
- Buren au Palais-Royal*, Art Édition, 1988.
- Anthologie de la poésie précieuse*, Éditions de la Différence, 1990.
- Kafka, Nadaud, Nuridsany*, Éditions Nouvelles Nouvelles, 1990.
- Photos-souvenir*, Paris Audiovisuel, 1991.
- La Commande publique*, Réunion des musées nationaux, 1991.
- Absences*, Éditions Galerie de Paris, 1992.
- Les Années 70 d'Anne Bony*, avec Violeta Sanchez et Thierry Defert, Éditions du Regard, 1993.
- Lee U-Fan*, Toshi-Suppan, 1993.
- Pierre et Gilles*, Actes Sud, 1994.
- Suh Se-Ok*, Hyundai, 1996.
- Dialogues de l'ombre*, Paris Musées, 1997.
- L'Incomparable M. Watteau*, Maeght, 1998.
- Andy Warhol*, Flammarion, 2001.
- Vézelay*, Éditions du huitième jour, 2001.
- Des églises dans les vignes*, Éditions du huitième jour, 2002.
- Françoise Petrovitch*, Semiose éditions, 2003.
- L'Art contemporain chinois*, Flammarion, 2004.
- Dalí*, Flammarion, 2004.
- Cent Chefs-d'œuvre de la peinture*, Flammarion, 2006.
- Ce sera notre secret, Monsieur Watteau*, Flammarion, 2006.
- Le Dernier Tableau de Titien*, Éditions du huitième jour, 2008.
- Caravage*, Flammarion, 2010.
- Histoire du Palais-Royal/Les deux plateaux Daniel Buren*, Actes Sud, 2010.
- Andy Andy*, Flammarion, 2012.
- Nicole Tran Ba Vang Photographe*, édition Rue Visconti, 2012.
- Les Grands Entretiens d'Artpress*, « Christian Boltanski », « Denis Roche », IMEC éditeur, 2014.
- Michel Parmentier, textes et entretiens*, (un des entretiens), BlackJack éditions, 2014.

Michel Nuridsany

Jean-Michel Basquiat

Flammarion

© Flammarion, 2015.
ISBN : 978-2-0812-7764-9

« Si vous voulez vous exprimer en tant qu'artiste, vous devez être totalement dingue, fou, extrême. Autrement cela ne marchera pas. Il faut être complètement à l'écart, totalement seul. Si vous êtes intégré dans quoi que ce soit, il ne se passera rien. »

(Gilbert and George :
entretien avec Martin Gayford)

*Pour Lucas, mon petit-fils,
mon « radiant child »*

RADIEUX

« J'ai remarqué que tous les gens au sommet ont une étincelle dans les yeux. Ils brillent », dit Warhol dans son *Journal*.

Basquiat avait une étincelle dans les yeux et il brillait.

René Ricard, poète et critique d'art influent, l'appelait « The radiant child ».

Il était grand (1,84 m). L'air d'un roi. Un roi dévasté, à la fin de sa courte vie, mais qui, toujours, rayonnait.

« Touché par la grâce divine », dit même un ami de Tony Shafrazi, l'un de ses marchands new-yorkais ¹.

Grâce, oui, dans la façon de marcher, de danser, de bouger. Grâce dans le trait du crayon, du pastel, dans l'avancée du pinceau. Grâce dans la façon de peindre avec une sorte d'évidence, comme en se jouant. Grâce dans le sourire. Grâce dans la réussite. Grâce dans la douceur. Grâce dans la manière d'être.

Grâce dans la façon d'avoir de la grâce.

Pour brouiller l'image, il jetait d'une voix rapide et basse, avec un soupçon d'ironie : « J'aime aussi passer pour un voyou. J'adore ça ². »

ENFANCE SANS « VERT PARADIS »

Passer pour un voyou. Jouer à l'être. L'être un peu tout de même pour accréditer quelque chose de vrai dans la pose et pour masquer, en même temps, par antiphrase, à la manière de Warhol, le fait qu'on l'a été réellement. Pas longtemps, certes, mais voyou, oui.

Il ne suffit pas d'avoir un père de la *middle class*, d'avoir fréquenté des écoles privées pour que cela rende invraisemblable quelques écarts plus ou moins longs, plus ou moins graves dans les bas-fonds.

Menteur, alors, Jean-Michel Basquiat, en plus du reste dont on l'accablera ? Non. Mais fabulateur, un peu, adorant s'inventer cent vies.

Comme un enfant.

Aux amis, aux artistes, aux ennemis, aux critiques, il raconte des histoires qu'il enjolive ou qu'il noircit selon l'humeur du jour.

Sur son milieu, sur ses origines, sur ses débuts, ses goûts, ses influences, ses amitiés, il affirme tout et son contraire ou presque, se décrit en enfant de la rue, en chien errant et, d'autre part, dessine une couronne au-dessus de sa signature – « Samo » –, à la fin des années 1970, au début des années 1980 et même après, laissant entendre Dieu sait quoi. Qu'il était fils de roi ?

Comme s'il fallait altérer l'image, mais ne pas trop la dégrader.

Dans *Basquiat*, ce film plus que contestable, sorti en 1996 aux États-Unis et en 1997 en France, où Dennis Hopper tient le rôle

Jean-Michel Basquiat

de Bruno Bischofberger, son marchand, et David Bowie celui de Warhol, son ami (avec les perruques authentiques), Julian Schnabel, le réalisateur, insiste sur cette couronne au point d'en faire le fil conducteur de son récit.

À Henry Geldzahler qu'il aborde, très jeune (dix-sept ans), dans un restaurant de SoHo pour lui montrer son travail, et qui lui demande de définir son propos, il répond en trois mots : « La royauté, l'héroïsme et les rues ¹. »

Clair. Précis. Parfait.

À l'orée de sa vie d'artiste, tout de suite, Jean-Michel, qui n'a presque rien fait mais dont on parle déjà un peu à cause des phrases mystérieuses qu'il écrit sur les murs, et de la signature plus étrange encore qui les accompagne, impose son personnage avec la pointe d'insolence et la flamboyance requise.

Et la chance rôde. Warhol lui achète – pour un dollar ! – une carte postale réalisée à partir de découpages effectués dans des magazines photocopiés et collés, au dos de laquelle il a écrit « Man Made ». Tout de suite, il s'adresse à Warhol, la seule star parmi les artistes de l'époque.

Bien entendu, cela se sait. Se propage. Jean-Michel s'en charge. Et quelques amis aussi.

Clair, précis, parfait dans ce cas, dans une ligne stratégique qui exige un tel programme, une telle définition.

Mais, derrière cette façade affirmée, le jeune homme change d'identité souvent. Étrange. Pourquoi le fait-il ? Parce qu'il se cherche ? Parce qu'il désire brouiller les pistes ? Parce qu'il a des choses à cacher ? Parce qu'il adore changer de rôle, de coiffure, de genre de vêtements, comme un dandy vaguement disjuncté qui modifie son histoire s'il la trouve plus jolie, plus adéquate, plus à même de séduire ceux à qui il la raconte ?

Il déroute alors ses amis, qui se disent « choqués » quand ils rencontrent, après cela, Gérard, le père, raquette de tennis sous le bras, portant beau et l'air de ce qu'il était, un *accountant* (expert-comptable) de la *middle class*. Jean-Michel éclate de rire.

Pensez ce que vous voudrez !

Un peu de vrai, un peu de faux, un peu de légende, débrouillez-vous.

Enfance sans « vert paradis »

Lui, se construit un personnage.

Des historiens d'art, des critiques, des journalistes écrivent encore que Basquiat est né dans la rue. On en sourit. Mais passer pour un gamin des rues, en partie, il le souhaitait lui-même. Instillait dans l'oreille des uns et des autres, comme une confiance, cette possibilité. Il en rêvait. Et, en même temps, la redoutait.

La rue, il l'a vue, l'a connue tout de même un moment, lors d'une fugue du côté de ses quinze ans, puis à dix-sept ans et, après, dans sa violence et ses dangers ; mais il n'y est pas né.

Il y replongeait toutefois, régulièrement, même quand il habitait dans des palaces, pour retrouver des amis, s'approvisionner en drogue. Nous en reparlerons, bien sûr.

Pour autant Basquiat n'était pas un mythomane. Du moins pas plus que beaucoup d'autres artistes. Comme Warhol, comme Dalí, comme Duchamp, il s'est attaché à construire sa vérité.

Avec un projet lancé à la tête de Geldzahler et flashé en trois mots.

Il y a plutôt réussi avant de se trouver figé dans le rôle de « premier artiste noir à accéder à un haut niveau de notoriété ».

Construire son personnage n'est pas nécessaire à un artiste, sans doute ; indispensable, en revanche, à quelqu'un qui se rêve en *star*. Le veut absolument.

Très jeune, reconduit par la police à la maison après une fugue, il lance à son père : « Tu verras, un jour, je serai célèbre². » On ne le devient pas sans une volonté farouche et quelques arrangements avec la biographie.

« Arrangements » pour ne pas dire plus. Alors, comment se retrouver dans cet embrouillamini volontaire ? D'autant plus que, avec le temps, de l'involontaire s'y mêle.

Les témoignages, plus que pour tout autre artiste, ayant été, d'une part difficiles à collecter, d'autre part souvent figés dans des discours répétitifs et formatés, ou partisans, entachés de jalousies, de rancunes, de procès en cours ou à venir, du souci de rentabiliser la confiance, de jeter le soupçon sur les renseignements déjà recueillis ou qui vont l'être, de demandes de relectures abusives, avec menaces à la clé, il a été malaisé, pour écrire

cette biographie, de démêler la vérité de ce qui la recouvre et la modifie, de ce qui relève de l'oubli, de l'à-peu-près, de la mythomanie, de la mythologie, de la propension, assez largement répartie chez les uns, chez les autres, à penser qu'ils ont joué un rôle dans sa carrière, à croire qu'à soi seul il a dit la vérité vraie, il a vendu « sa meilleure œuvre », il a avoué le véritable amour.

« Time and memory does funny things » (le temps et la mémoire font de drôles de choses), dit aujourd'hui Eszter Balint³, l'une de ses *girlfriends* au moment où il jouait plus ou moins son propre rôle dans le film *Downtown 81*, à l'aube de sa carrière.

À chacun, il faut le dire aussi, Jean-Michel Basquiat savait parler en particulier et réveiller, en écho, quelque chose de précieux, de rare. Au contraire, d'autres fois, il pouvait se montrer dur, blessant, violent.

Faut-il s'en inquiéter ? Non, me semble-t-il. Comme ils existent, autant intégrer tous ces paramètres, les signaler au moment opportun. Le mythe, les affabulations et les difficultés à cerner le personnage font partie intégrante de la vérité de Jean-Michel Basquiat.

Warhol, lui, modifiait sans cesse sa biographie, mentait jusqu'au burlesque lorsqu'on l'interrogeait sur son état civil, parce que la vie est un songe et que tout cela ne mérite qu'un éclat de rire. « Le docteur de l'assurance-vie est venu m'examiner, écrit-il le 20 février 1985 dans son *Journal*. Toujours les mêmes questions sur mon père, ma mère et je mens tout le temps. Je leur donne toujours des réponses différentes. » Il ne ment pas qu'aux médecins de l'assurance-vie. Il roule dans la farine tout le monde, ses amis, ses collaborateurs, les médias jusqu'à ne plus s'y retrouver lui-même avec une jubilation de gamin. « On disait toujours que je cherchais à ridiculiser les médias quand je donnais une autobiographie à un journal et une autre à un autre journal. J'aimais beaucoup donner des informations différentes aux différents magazines parce que ça me permettait de tracer la source où les gens prenaient leurs renseignements. De cette manière, je savais toujours quels journaux et quelles revues lisaient les gens que je rencontrais d'après ce qu'ils me disaient que j'avais dit. »

Enfance sans « vert paradis »

Vérités et mensonges, mais dans un monde où ces notions ne signifient rien, un monde où la vraie vie ne s'oppose pas à la fausse mais où elles coexistent et se mêlent. « Le faux peut quelquefois n'être pas vraisemblable », disait Alfred Jarry.

Encore ceci, dans le *Journal* de Warhol : « À l'heure actuelle, même si vous êtes un escroc, vous restez une vedette. Vous pouvez écrire des livres, passer à la télé, donner des interviews – vous êtes une célébrité et nul ne vous méprise parce que vous êtes un escroc. Vous êtes quand même au firmament. C'est parce que les gens veulent avant tout des stars. »

La difficulté d'être

Sur l'enfance et la jeunesse de Jean-Michel – que beaucoup de ses amis appelaient simplement Jean, selon son souhait –, on a peu de renseignements précis. Les mêmes, toujours repris, tiennent en cinq ou dix lignes : Jean-Michel Basquiat naît à Brooklyn le 22 décembre 1960 d'une mère d'origine portoricaine et d'un père d'origine haïtienne. Sa mère l'emmène souvent au MoMA. Quand il a sept ans, il est percuté par un chauffard. Il subit une opération qui nécessite l'ablation de la rate. Sa mère lui fait cadeau d'un livre d'anatomie qui le marquera. Un an plus tard, ses parents divorcent. Première fugue à quinze ans. Abandon des études à dix-sept ans et deuxième fugue, celle-là définitive, car son père le bannit.

Parfois, on ajoute qu'il était l'aîné de trois enfants, que ses deux sœurs se nommaient Lisane et Jeanine, qu'il avait appris à lire et à écrire plus tôt que la moyenne des élèves, qu'il parlait l'espagnol grâce à sa mère, le français grâce à son père et l'américain parce qu'il était né en Amérique.

Ce qu'on peut dire de lui avant l'adolescence, on le trouvera fragmenté, dilapidé dans les nombreux témoignages de ceux des membres de la famille encore vivants qui veulent bien parler, des voisins qui ont raconté ce que disent, d'ordinaire, les voisins, des condisciples, des professeurs dans les différentes écoles qu'il a

Jean-Michel Basquiat

fréquentées, qui ont parfois plus d'imagination que de mémoire, des compagnons de fugue parfois fâchés avec lui et qui se vengent, dans toutes sortes de rumeurs, de ragots, de souvenirs vagues, de répétitions, de ressassements, de mensonges volontaires, d'autres qui le sont plus ou moins.

Sans compter les vérités à éclipses de Jean-Michel Basquiat lui-même.

Ne dit-il pas à Becky Johnston, qui l'interviewe en 1985 avec Tamra Davis à Beverly Hills : « Je ne crois pas que ce soit bon d'être honnête dans les interviews. Je crois que c'est mieux de mentir. » Et, comme elle lui rappelle une de ses déclarations selon laquelle, lors de sa première fugue à quinze ans, il se serait shooté à l'acide, il répète : « J'aurais dû mentir, raconter quelque chose d'autre... »

Le 23 janvier 1985, lorsque Steven Hager va le voir dans l'appartement que lui loue Warhol, Great Jones Street, pour l'interviewer, il décrit Basquiat confortablement calé dans une *Mission chair*, buvant un premier cru de bordeaux, qui lui demande avec un petit sourire en coin : « Que suis-je supposé faire ? Si je dis la vérité, je vais passer pour un égomaniaque⁴. » Après quelques questions, Basquiat se lève et dit : « Je ne peux tout simplement pas me confier ainsi devant un enregistreur. À qui avez-vous parlé ? Qu'allez-vous dire de moi ? Beaucoup de personnes racontent qu'ils me connaissent... » Là-dessus, il enfile les quelques repères autobiographiques habituels que tout le monde connaît. Le téléphone sonne. Basquiat s'éloigne pour prendre l'appel et Steven Hager l'entend dire : « Je suis en train de répondre à une interview. J'en dis trop. » Il revient et clôt l'interview par ces mots : « Je ne sais pas si je veux qu'on sache ces choses sur moi. Car c'est alors la fin du mystère. Vous comprenez ce que je veux dire ? »

Son père, Gérard, né en 1935 à Port-au-Prince (Haïti), émigre aux États-Unis en 1955. Il a vingt ans. À propos de ses origines, il a toujours déclaré qu'il était, d'une part, issu d'une famille de l'élite haïtienne, qu'il parlait donc français, créole un peu, si nécessaire et, d'autre part, que cette même famille avait eu des « problèmes » politiques, sans préciser lesquels, que son père et

Enfance sans « vert paradis »

sa mère avaient été emprisonnés, que son frère avait été tué dans les années 1970, que le nom de Basquiat n'était pas en odeur de sainteté sur l'île. Difficile d'en savoir plus là-dessus : l'homme était ombrageux et (de plus en plus) avare de confidences. Disons qu'il quitte l'île en raison de la dictature et de l'instabilité politique qui va peser sur Haïti pendant des dizaines d'années. De toute façon, il vivra mieux ailleurs.

Gérard Basquiat ne reviendra plus jamais à Haïti. Jean-Michel, de son côté, ne connaîtra jamais l'île natale de son père qui demeurera pour lui quelque chose d'abstrait. On trouve pourtant une trace fantasmée de ce lointain héritage du premier pays au monde à avoir aboli l'esclavage dans une peinture de 1983 signée Jean-Michel : *Toussaint Louverture versus Savonarola*.

Certains critiques, qui s'imaginent plus malins que les autres et qui cherchent à débusquer des « origines » à son art, interrogeront malgré tout Jean-Michel sur Haïti.

Lui, les regarde venir avec un sourire en coin, de profil, bien en ligne, comme un boxeur.

Et au moindre dérapage, il cogne.

Sèchement.

Voilà, face à face, le critique d'art Marc Miller et Jean-Michel, une cigarette à la main, très nerveux, plus caustique qu'il ne faudrait.

Regardez sur YouTube ⁵.

Première question :

— Qu'êtes-vous : Haïtien ? Portoricain ?

— Je suis né ici. Ma mère est portoricaine de la quatrième génération, mon père d'origine haïtienne.

— Croyez-vous que votre art vient de là ?

— Génétiquement ?

— Génétiquement et culturellement.

— Culturellement ? Oui... Peut-être...

— Haïti est connu pour son art.

— C'est pourquoi j'ai dit « génétiquement ». Je n'ai jamais été en Haïti. J'ai grandi dans les grands espaces américains. Et surtout avec la télévision. Comme vous.

— Vous n'avez pas de primitifs haïtiens sur vos murs ?

Jean-Michel Basquiat

« Primitif » : le mot à ne pas prononcer dans une interview avec Jean-Michel. Là, il dérape complètement, fait semblant de ne pas comprendre la question pour mettre mal à l'aise plus encore son interlocuteur.

— À la maison ? Des primitifs haïtiens ? Vous voulez dire quoi ? Des gens ? Des gens qui seraient cloués au mur ?

Marc Miller a compris sa bévue ; il choisit de faire profil bas.

— Je veux dire des peintures.

— Non, non. Chez nous, il y avait les gravures qu'on trouve dans toutes les maisons en Amérique. Enfin, certaines maisons. Rien de vraiment spécial.

Jean-Michel sait qu'il est noir. Quand il l'oublie, on se charge vite de le lui rappeler ; c'est pourquoi il dit, répète qu'il est américain. Seulement cela, mais tout cela : né en Amérique. Américain. Comme une évidence. Mais qu'on doit imposer.

En cela, il diffère de son père qui a dû s'intégrer, devenir américain au forceps.

Peu après son arrivée à Brooklyn, Gérard Basquiat s'inscrit dans un cours du soir pour apprendre la comptabilité et il rencontre une jeune beauté d'origine portoricaine, Matilde. Sans « h ».

Matilde, la mère de Jean-Michel Basquiat, née au Cumberland Hospital de Brooklyn le 28 juin 1934, donc américaine de naissance, morte d'un cancer le 14 novembre 2008 au King's County Hospital de Brooklyn, était la fille de Juan et de Flora Andrades (ou Andrade ou Andrades), des Portoricains qui eurent, d'autre part, trois fils : Juan Jr., Reuben et Joseph.

Gérard et Matilde se marient en juin 1959.

On l'a rarement dit, et ce n'est probablement pas sans conséquences sur les relations tendues qui vont se développer dans le couple : Gérard et Matilde ont eu, avant Jean-Michel, un premier fils, Max, né et mort en 1959.

Jean-Michel voit le jour un an après, en 1960, Lisane en 1964 et Jeanine, aujourd'hui épouse Heriveaux, en 1967. Toutes deux, en 2014, sont encore en vie.

Jean-Michel naît trois jours avant Noël, un 22 décembre, comme Max Bill, Marinetti et Varèse (et Racine), à midi, au Brooklyn Hospital de Brooklyn, sous le signe du Capricorne.

Enfance sans « vert paradis »

John F. Kennedy, élu le mois précédent, a décidé de donner à sa politique le nom de « Nouvelle frontière », prévoyant la relance de l'économie, la détente avec l'Union soviétique, l'envoi d'un homme sur la lune, l'égalité réelle des droits pour les Noirs et pour les Blancs.

Alors que, pour la première fois, un étudiant noir, James H. Meredith, s'inscrit à l'université d'État du Mississippi et que des manifestants s'opposent à la déségrégation voulue par John F. Kennedy, suscitant des échauffourées qui font deux morts parmi les manifestants et cent soixante blessés parmi les forces de l'ordre, Jean-Michel devient un délicieux petit garçon potelé, rieur, éveillé. Une photographie en noir et blanc le montre à dix-huit mois. Un sourire charmant éclaire son visage au regard intelligent, tourné vers le haut en direction de celui ou de celle qui seconde le photographe : son père ou sa mère sans doute. Une raie bien dessinée, à gauche, sépare en deux ses cheveux légèrement crépus. Il s'appuie sur ses deux poings, assis sur une banquette aux rebords arrondis, croise ses jambes ou plutôt ses pieds, sagement pris dans des chaussures blanches montantes et des chaussettes, blanches également, qui prennent la jambe jusqu'au genou. Il porte un pantalon court, une jolie veste rayée et un col Claudine.

Les Basquiat habitent alors un quartier de Brooklyn nommé Park Slope, délimité à l'ouest par la Quatrième Avenue, au sud-est par Prospect Park, au sud-ouest par Prospect Expressway et par Flatbush Avenue au nord. Un quartier recherché par la « classe moyenne intégrée ».

Le petit Jean-Michel est un enfant doué, qui apprend à lire et à écrire dès l'âge de quatre ans, qui dessine beaucoup dès cet âge-là aussi, encouragé par sa mère qui, régulièrement, l'emmène voir des expositions et qui a, elle-même, des dispositions artistiques.

Flora, sa grand-mère maternelle, peint également. En 1981, Jean-Michel, qui l'aimait beaucoup, l'a représentée en « Abuelita » (mot répété trois fois en haut du dessin) qui signifie « petite grand-mère » en espagnol. Il l'a habillée de bleu, de jaune et de rayures rouges, surchargeant ses bras d'encre noire, crayonnant

Jean-Michel Basquiat

le visage avec du marron, remplissant l'ovale des yeux avec de l'ocre, « oubliant » les pupilles, jetant sur son crâne une sorte de foulard gris.

Son père affirme de son côté que lui-même dessine, que son frère est artiste. Il ajoute : « commercial », mais le mentionne tout de même ⁶.

« Tout ce qui est artistique vient de ma mère », dira toutefois Basquiat à ceux qui, dans les années 1980, l'interrogeront sur sa jeunesse ⁷, balayant d'un revers de main les velléités de son père d'en revendiquer aussi – si peu que ce soit – le mérite.

Clair, le propos ne souffre aucune discussion. Sur ce point, Jean-Michel n'a jamais varié.

La musique, qui compte également beaucoup dans la vie de Jean-Michel, il la découvre à travers la passion de son père pour le jazz, en particulier le be-bop et Charlie Parker, le dieu également de Jean-Michel. Mais il le redécouvrira plus tard, quand il aura quitté la maison.

Son grand-père maternel, Juan, lui, joue de la guitare dans un petit groupe de musique latino dont il est le leader. Jean-Michel, semble-t-il, a joué de la guitare à douze cordes avec eux, avant de fonder en 1979, en compagnie du *performer* Michael Holman, un groupe éphémère, nommé Gray en référence à la « Gray's Anatomy », groupe qui se produira au Mudd Club, au Hurrah's, au CBGB et ailleurs.

Devenir « cartoonist »...

Sur les photographies qui le montrent à quatre ou cinq ans, Jean-Michel a l'air d'un négrillon bien habillé, propre, l'air sérieux, concentré, gentil. Bon élève.

D'autres photos un peu plus tardives le donnent à voir également en enfant sage, sourcils bien dessinés et haut levés, l'œil ombré par les cils, regard rêveur, sérieux et grave, oreilles bien collées, nez légèrement épaté. Seule la bouche qui ébauche un vague sourire annonce la luminosité future, l'ironie qui la traversera et la propulsion au rire, éclatant.

Enfance sans « vert paradis »

À six ans, il a sa carte d'adhérent du Brooklyn Museum, le musée où, en 2005, l'été, une rétrospective lui sera consacrée, l'une de ses meilleures, regardée, commentée par la jeunesse du quartier, rigolarde et complice qui se serait bien vue à sa place.

À l'époque, la renommée du musée vient de son aile consacrée au mobilier américain et au design ainsi qu'à ses collections d'art égyptien et africain.

Avec sa mère, il traverse souvent le pont pour aller aussi au Metropolitan Museum of Art (MET) où ils admirent l'art égyptien mais également l'art sumérien, hittite, assyrien, l'art précolombien, l'art asiatique, les départements des armes et armures, l'art décoratif américain, les grands classiques de la peinture : Rembrandt (dix-huit tableaux), Vermeer (cinq), Cézanne (vingt-et-un), Monet (trente-sept).

Au MoMA, ils regardent Pollock et ses *drippings*. Peinture « dansée » qui coule du pinceau, explose sur les toiles libres posées au sol. Façon de peindre – installer sa toile par terre – que reprendra Jean-Michel Basquiat.

Les couleurs à la fois violentes et subtiles de Matisse, qui se heurtent dans un étrange équilibre, lui plaisent aussi, beaucoup. Il rendra hommage au peintre français dans une œuvre touchante, au crayon gras sur papier, intitulée *Matisse, Matisse, Matisse*, où il juxtapose la cathédrale Notre-Dame de Paris et le bocal avec des poissons rouges, deux de ses tableaux les plus célèbres. Monet, dont plus tard Jean-Michel se rappellera avoir vu et admiré les *Nymphéas*, ne le marque, en revanche, pas du tout.

Devenu célèbre, quand on lui demandera quelle fut sa première émotion artistique, il répondra invariablement : « Picasso. » Et ajoutera : « *Guernica*⁸. » Au MoMA, l'œuvre se trouve alors exposée dans une salle, entourée des seuls dessins préparatoires. La peinture, elle-même, exclusivement noire (et grise), se donnant à voir comme un immense dessin.

Une révélation.

On peut donc peindre ainsi, sans couleur !

Plus qu'au sujet – le martyre d'une ville, d'une population écrasée par l'aviation nazie et par l'armée fasciste de Franco lors

Jean-Michel Basquiat

de la guerre civile espagnole, comprise ici et ailleurs comme un symbole de toutes les luttes pour la liberté –, Jean-Michel s'intéresse à cette façon qu'a Picasso d'appréhender la peinture ; non pas seulement parce qu'il disloque les figures, les corps vus de deux, trois ou quatre côtés à la fois, mais parce qu'il ose tout, qu'il se jette dans le vide à chaque nouvelle œuvre. Peinture, dessin, sculpture, qu'importe.

Jean-Michel remarquera plus tard aussi, non sans ironie, qu'il avait, d'autre part, pris conscience de l'art africain à travers l'œuvre de Picasso. La mère et le fils regardent. Parlent.

Matilde ouvre l'esprit du jeune Jean-Michel à différentes formes d'art, y compris le design, l'artisanat. Elle-même dessine des robes, s'inspire de la bible pour réaliser des peintures, des dessins dont Jean-Michel dira plus tard, sans doute par piété filiale, que ce n'était « pas mauvais du tout » puis, se reprenant, « ... et même très bon⁹ ».

De la musique, il y en a toujours à la maison. Son père possède une belle collection de disques (que son fils n'est pas autorisé à écouter). Pourtant c'est sa mère encore qui l'emmène voir *West Side Story*, qui l'a marqué, et *Black Orpheus*.

Enfance modèle, ou presque.

Il a six ans quand la famille déménage pour habiter dans un plus grand appartement à Flatbush, quartier de Brooklyn, au nord de celui qu'ils quittent, bordé par Midwood au sud, Flatlands au sud-est, East Flatbush à l'est bien sûr, Crown Height au nord, Kensington à l'ouest et Project Park qui s'étend non loin de là, au nord. Plus précisément, ils s'installent dans la 35^e Rue Est.

De cette époque date un souvenir très intéressant que Gérard mentionne dans un texte écrit d'après une interview réalisée le 18 avril 2006, publiée par Jeffrey Deitch dans un ouvrage intitulé *The Studio of the Street* : « Quand il avait six ans, un jour il revint de l'école et me dit : "Papa tu sais quelque chose sur l'énergie ?" — "Qu'entends-tu par énergie ?" Il précise alors : "Il y a de l'énergie partout autour de nous. Quand je bouge ma main, je crée de l'énergie. Il y a de l'énergie partout, papa." ¹⁰ »

Enfance sans « vert paradis »

Peu après, en 1967, ses parents inscrivent Jean-Michel dans une école privée catholique qui vient de s'établir à Brooklyn : Saint Ann's.

Quoique rattachée à l'Église épiscopaliennne, cette école ne témoigne d'aucun sectarisme particulier. On encourage les élèves témoignant d'une certaine curiosité intellectuelle à se développer moins en fonction des diplômes que de leur propre épanouissement.

Là, quand Jean-Michel ne dessine pas, il dévore livres, illustrés, magazines.

Peut-on parler de lui comme d'un brillant élève ? Jusqu'à son accident et au divorce de ses parents, oui.

Ce qui ne l'empêche pas – par espièglerie ou plus agressivement ? – d'envoyer le dessin d'un revolver à J. Edgar Hoover, directeur du FBI (Federal Bureau of Investigation) de 1924 à 1972. Et de s'étonner qu'il ne lui réponde pas.

À Becky Johnston, qui lui demande en 1985, ce qu'il lisait alors, ce qu'il aimait, et qui, bizarrement, l'incite à répondre « Burroughs », il répond : « Tom Sawyer. » Et malgré la réaction étonnée (apparemment désappointée) de celle qui l'interroge et glisse encore un « Burroughs ? » interrogatif mais insistant, il répète : « Tom Sawyer. » Et il précise : « De Mark Twain. »

Comme un enfant normal.

Pour troubler un peu plus, sans doute, son interlocutrice, il ajoute tout de même : « Je pense que Burroughs – pour moi le plus grand écrivain vivant – est très proche de Mark Twain. Vraiment très proche. Je crois. »

Une affirmation, le renforcement de cette affirmation et un mouvement de retrait. On le remarque dans la plupart des interviews : c'est le rythme même de la phrase de Jean-Michel Basquiat. Du moins dans ce genre d'interview-là.

Tom Sawyer parle de désirs, de rêves moins lisses que ceux d'un « brillant élève » sage et assidu. Il ouvre sur l'imaginaire enfantin, celui de tous les enfants, fait de terreurs nocturnes et de bonheurs solaires dans les collines, près des rivières.

Il met en scène, dans un village perdu du Missouri, un gamin aventureux et indiscipliné, caractérisé par sa débrouillardise, sa

propension à fuguer, son goût de la liberté, son désir de se faire remarquer et son cœur d'artichaut. Il désobéit, ment, vole, se bat, chahute pendant le service religieux. Pourtant il a droit, pendant toute la durée du livre, à l'indulgence amusée – complice – de l'auteur.

Le jeune Tom, qui vit chez sa tante, fait l'école buissonnière, collectionne les trésors bizarres comme un lucane cerf-volant, un chat mort, un morceau de verre coloré. Il part à la chasse à d'autres hypothétiques trésors et en trouve de vrais, assiste à un assassinat, fait un pacte de sang avec Huckleberry son ami, fuit Joe, un Indien terrifiant, se perd dans une grotte, joue au pirate et à Robin des bois.

Au cours d'une des scènes les plus célèbres du livre, on le voit, au bluff, vendre à ses amis le « privilège » de peindre une palissade à sa place.

Mais ce qui plaît sans doute encore plus au petit Jean-Michel, c'est, au début du roman, la scène où Tom séduit la jeune Becky Thatcher en lui montrant sur son ardoise un dessin qu'il vient de commencer :

« Tom découvrit à moitié un gribouillage informe représentant une maison à deux pignons et une cheminée d'où s'échappait un filet de fumée en forme de tire-bouchon. La fillette se passionna pour ce chef-d'œuvre au point qu'elle en oublia de travailler. Quand la maison fut terminée, elle l'admira un instant, puis chuchota :

— Ce qu'elle est jolie ! Dessine un homme maintenant.

L'artiste en herbe dessina au premier plan un immense bonhomme qui ressemblait au derrick d'un puits de pétrole et était de taille à enjamber la maison. Mais la petite n'était pas difficile. Cette sorte de monstre lui plut.

— Magnifique. Dessine-moi maintenant.

Tom dessina une espèce de sablier surmonté d'une pleine lune avec des bras qui ressemblaient à des fétus de paille et des mains aux doigts écartés qui tenaient un éventail gigantesque. La petite dit :

— C'est splendide. Je voudrais bien savoir dessiner.

— Ce n'est pas difficile. Je t'apprendrai, dit Tom. »

Enfance sans « vert paradis »

Jean-Michel rêve-t-il de séduire des Becky Thatcher en dessinant ?

S' imagine-t-il en fugueur ? Déjà ?

Compense-t-il son équanimité d'enfant sage par les songeries aventurées que le roman suscite ?

Qu'aimait-il dans ce livre traversé de frasques, de rêves, de rires, d'aventures, de risques et de peurs ?

Ne jamais oublier la composante littéraire – poétique même – de la personnalité de Jean-Michel Basquiat et de son art. Ne jamais oublier l'imaginaire qui va avec. Ni la permanence de ses admirations. Voyez ce « Mark Twain, Mark Twain, Mark Twain », écrit trois fois sur trois lignes, en 1983, au centre d'un tableau de près de cinq mètres de long intitulé *Undiscovered Genius of The Mississippi Delta*.

On n'a ni le témoignage de ses professeurs d'histoire, de littérature de ce temps-là – alors que Jean-Michel affirme avoir été bon en anglais et en histoire – ni celui des autres. Son professeur de dessin à l'école Saint Ann's, Coco McCoy, lui, se rappelle l'avoir vu dessiner énormément¹¹. Il arrivait, dit-il, et tout de suite réclamait du papier. Que dessinait-il ? Comme tous les enfants, des voitures (surtout des dragsters) et des personnages inspirés des bandes dessinées de l'époque mettant en scène *Superman* et aussi des « héros négatifs », du genre de ceux qu'on trouve dans *Mad*, magazine satirique et parodique loufdingue qu'adoraient les gosses en raison de son esprit frondeur, à l'image de l'icône qui figurait en couverture, Alfred E. Neuman, l'« idiot kid » à qui il manque une dent et qui répète « *What, me worry* » (« Qu'est-ce que j'en ai à foutre »), la bouche fendue dans un sourire béat...

À l'époque, l'ambition de Jean-Michel ne souffre aucune discussion : il veut devenir *cartoonist*.

Il a déménagé avec toute la famille à Flatbush. Ce premier changement d'adresse sera suivi de beaucoup d'autres.

Flatbush, anglicisation du nom d'un village hollandais – *vlacke bos* – établi là en 1651, témoigne d'une imprégnation néerlandaise qui a survécu au changement de statut du bourg quand il devint comté, puis fut cédé à la Grande-Bretagne en 1664 pour

Jean-Michel Basquiat

s'incorporer à Brooklyn en 1894 et se trouver rattaché au Grand New York en 1898.

Dans la première moitié du XX^e siècle arrivent là Russes orthodoxes, Juifs d'Europe centrale, catholiques irlandais. Puis des Haïtiens en grand nombre. Le père de Jean-Michel est de ceux-là.

Dans les années 1970 et 1980, on constate d'ailleurs une rapide évolution dans la population du quartier qui, à majorité blanche jusque-là, devient à majorité noire.

Un grand nombre de boutiques sont souvent pillées, et la drogue se répand peu à peu.

Beaucoup de résidents de Flatbush fuient. Ainsi fait Gérard Basquiat qui travaille, alors, comme contrôleur pour l'éditeur Macmillan dans le New Jersey. Selon la biographe Phoebe Hoban¹², citant un voisin, pendant quelques mois il a même monté sa propre petite entreprise, « L'Étiquette », éphémère boutique de poterie de Bennington et d'articles ménagers sur Atlantic Avenue. À Brooklyn, toujours, bien entendu.

Lorsqu'il n'évoque pas la gêne occasionnée par les déménagements qui entraînent des changements d'école, par les disputes et la séparation de ses parents, Jean-Michel parle d'« enfance ordinaire » – ou affecte de le penser. Du moins la présente-t-il ainsi.

Violences à l'intérieur et à l'extérieur

En 1968, un jour de mai, brusquement, à l'âge de sept ans, tout s'enraye pour lui quand il s'élançait à la poursuite d'un ballon dans la rue et qu'une voiture le percute violemment.

Mêlant souvenirs vrais et mauvaise littérature, Jean-Michel Basquiat a raconté à tout le monde, avec des variantes, l'accident et ce qui s'ensuivit : « Je me souviens que c'était comme au cinéma quand ils montrent cela au ralenti. Quand une voiture arrive sur vous, c'est exactement comme ça. Comme dans un rêve. Je voyais la voiture arriver sur moi et, après, je voyais tout comme à travers un filtre rouge¹³. »

Enfance sans « vert paradis »

Une ambulance le conduit d'urgence à l'hôpital. Bras cassé, il souffre également de plusieurs blessures internes. L'une d'elles nécessite l'ablation de la rate.

La rate, dit-on, n'est pas « indispensable à la vie ». Sans doute. Pour autant elle a son utilité, notamment en ce qui concerne l'épuration sanguine.

L'ablation de la rate occasionnant une augmentation des plaquettes et des globules blancs, passagère, certes, mais pas anodine, après l'opération, on doit rester attentif, pendant trois semaines au moins, aux risques de phlébites et aux poussées infectieuses d'évolution rapide s'accompagnant de troubles de la coagulation repérables par la présence d'hématomes cutanés qui peuvent se manifester plusieurs années après.

Les taches sombres qu'on distinguait sur le visage de Basquiat à la fin de sa vie, qui laissent penser qu'il avait contracté le sida, viennent-elles de là?... Il semblerait que l'ablation de la rate produise aussi une sorte d'insensibilité à la fatigue. Jean-Michel travaillait parfois nuit et jour sans s'arrêter. Pourquoi incriminer seulement l'usage de drogues dopantes ?

L'accident et l'opération marqueront Jean-Michel jusqu'à la fin de sa vie : les automobiles hanteront toute sa production peinte et dessinée. Le hantera aussi – et plus encore – tout ce qui se rapporte au corps : squelette, entrailles, viscères sous forme de croquis d'inspiration scientifique, ou librement interprétés.

On ne sait trop pourquoi – sans doute pour que l'enfant comprenne et visualise ce qui lui arrive –, sa mère lui offre un gros et grand livre : le *Gray's anatomy*, ouvrage d'anatomie descriptive et chirurgicale, classique et célèbre à l'époque, surtout précis et détaillé, avec 780 illustrations en noir et blanc, 172 en couleurs de Henry Gray édité par T. Pickering Pick F.R.C.S. et Robert Howden M.A.

Apparemment bizarre, ce cadeau offert à un enfant qu'on vient d'opérer et qui se trouve encore à la clinique. Mais le livre lui plaît et le fascine à tel point qu'il l'utilisera toute sa vie pour figurer parmi d'autres éléments, mots, lettres, phrases, la présence étrange, répétitive du corps. Matilde connaît bien son fils.

Il reste un mois à l'hôpital Kings County à Brooklyn.

Jean-Michel Basquiat

Tous les observateurs l'ont noté : il y a un avant et un après l'accident et l'ablation.

D'autant plus qu'une catastrophe n'arrivant jamais seule, peu après ses parents se séparent.

Matilde et Gérard ont des tempéraments plus que différents, opposés. Matilde, qui a une sensibilité d'artiste, se révèle de jour en jour plus instable, enchaînant dépressions sur dépressions. Gérard a une sensibilité de comptable... Ils ne s'entendent pas, ne se comprennent pas, s'opposent sur tout, chacun des deux protagonistes estimant avoir fait un mauvais mariage. « Mon père est un businessman... ma mère est devenue folle en raison de son mauvais mariage... avec mon père », résume Jean-Michel. Propos rapporté par Steven Hager dans son *Adventures in the Counterculture*.

De son père, Jean-Michel dit qu'il le battait. Celui-ci nie le terme, mais admet... quelques coups de ceinture sur les fesses et les jambes.

Selon certains témoignages, Jean-Michel dut quand même, un jour, appeler la police pour faire cesser des coups sans doute moins « anodins » que ne l'avoue le père. Il a raconté aussi que son père ayant découvert qu'il fumait de l'herbe en pénétrant dans sa chambre lui avait piqué les fesses avec un couteau¹⁴.

Leslie Winer, *girlfriend* des années 1980, dit, elle¹⁵, que Jean-Michel s'était plaint auprès d'elle de ce que son père lui donnait des coups de *fourchette* dans les fesses.

De leur côté, des voisins ont évoqué des marques laissées par les coups de ceinture.

Un de ses professeurs, et conseiller scolaire, se souvient également d'avoir vu Jean-Michel couvert de bleus occasionnés par ces mêmes coups de ceinture. « Son père voulait à toute force le remettre dans le droit chemin », dit-il¹⁶.

Sa sœur Lisane, si elle évoque la sévérité du père, relativise en revanche les dires de Jean-Michel et des autres sur les violences physiques¹⁷. Les coups ? Oui, mais pas plus que ceux qu'infligeaient les autres parents dans le quartier...

Une petite amie de Jean-Michel, citée par Phoebe Hoban, décrit ce même père préparant le dîner avec un tablier portant ces mots : « The boss. » Bon bougre, en somme.

Enfance sans « vert paradis »

Gérard Basquiat qui, peu de temps avant sa mort, bêlait sans arrêt et répétait partout, probablement pour couper court aux questions gênantes : « Jean-Michel était exceptionnel. Il a toujours été extrêmement brillant, d'une intelligence incroyable. C'était un génie, à 4 ans déjà, il passait son temps à dessiner ¹⁸ », déclarait autrefois : « Mon fils a été renvoyé de plusieurs écoles. On ne pouvait pas le plier à quelque discipline que ce soit. Il m'a donné beaucoup de tracas. » Il ajoutait : « J'étais seul, sous pression. J'étais strict. C'est tout ¹⁹. »

Poursuivant sur sa lancée, peut-être excessive, parlant de sa mère, Jean-Michel affirme au journaliste Anthony Haden-Guest qu'elle était, elle aussi, « très, très stricte », et, en même temps « très fragile », qu'elle maniait le couteau plus souvent que son père, qu'elle en usait contre ses enfants, contre son mari.

Jean-Michel a raconté qu'après avoir essayé de les tuer tous, en voiture, sa mère fut internée.

Moins grave mais tout aussi étrange et perturbant : quand il était encore au jardin d'enfants, a-t-il dit à des amis, il avait enfilé un sous-vêtement à l'envers. Sa mère l'avait battu sous prétexte qu'ainsi il avait l'air « gay » ²⁰.

Elle avait des crises de dépression suivies de bouffées de colère soudaine.

Selon Jean-Michel encore – mais d'après des propos rapportés par des tiers et invérifiables –, un jour, elle avait ligoté Gérard sur un lit et l'avait battu avec un cintre. Elle battait souvent, ajoutait-il, son mari.

Quant à la santé mentale chancelante de Matilde, elle se dégrade. Au point qu'on doit souvent l'interner. Une dizaine de fois, selon son fils.

Jean-Michel dresse là un réquisitoire peut-être outré qui le conduit à prétendre que, du côté de sa mère, toute la famille détestait Gérard. Un fait indiscutable demeure : Gérard et Matilde se séparent.

En raison des nombreux séjours de Matilde en hôpital psychiatrique, le père obtient la garde des enfants.

Jean-Michel, ébranlé par toutes ces disputes, ces tensions, ces violences, éprouve plus que du malaise. « Ma mère a été internée

Jean-Michel Basquiat

quand j'avais dix ou douze ans, quelque chose comme ça. Elle a été admise dans des institutions beaucoup de fois. Elle est très fragile », dit-il à Anthony Haden-Guest. Il le dit aussi à Andy Warhol, et Pat Hackett retranscrit la frustration de Jean-Michel dans le *Journal* de l'artiste.

Jean-Michel ajoute qu'il a eu le sentiment d'être négligé par sa mère parce que, sans arrêt, elle entrait et sortait d'établissements spécialisés.

Quand elle quitte la maison, bouleversée, il éprouve un vide terrible, se sent abandonné. Il l'avouera plus tard à Annina Nosei²¹, sa première marchande d'art, celle qui l'installe dans le sous-sol de sa galerie pour qu'il en fasse son atelier.

Quand Matilde cherchera à voir ses enfants, elle les retrouvera hors du domicile de Gérard. De son côté, Jean-Michel, impressionné, ira lui rendre visite plusieurs fois à l'hôpital où on la traite.

L'instabilité de Jean-Michel Basquiat ne vient pas seulement de son addiction à la drogue. Elle procède aussi – d'abord devrais-je dire – de son enfance troublée, à la fois par des déménagements fréquents, des changements d'école tout aussi nombreux, mais également de ce qu'il voit, de ce qu'il comprend, ou imagine, de ce qu'il subit en raison des rapports de ses parents entre eux, de leur violence, de la distance terrible que son père établit avec lui, mais, surtout, des troubles mentaux de la mère.

Sa mère, si proche, qui, soudain, perd la tête telle une furie qui ne s'appartient plus.

De son père, dont il se sent si éloigné, il hérite une confiance en lui-même, une solidité qui confine à la dureté dont il se servira dans son activité artistique.

Il ne rompra jamais avec lui.

Au contraire. On peut même dire que, lorsqu'il aura du succès, ses premiers mots seront pour s'inquiéter de savoir ce qu'en pense son père. Dès lors, il cherchera à le « reconquérir ».

Robert Farris Thompson, qui connut bien Jean-Michel Basquiat et sa famille (il écrivit un texte dans le catalogue de son exposition chez Mary Boone, inventant pour l'occasion le concept de « black atlantic world » et définissant l'art de Basquiat

Enfance sans « vert paradis »

selon une « afroatlantica tradition »), affirme que Gérard, qui travaillait beaucoup et se montrait « raisonnablement ambitieux », prêtant une grande attention à son apparence notamment vestimentaire, représentait un exemple pour son fils, contrairement à ce que prétendent beaucoup de commentateurs et Jean-Michel lui-même. Jean-Michel, comme beaucoup d'adolescents, voulait-il « tuer le père » ? « Simplement » cela ?

Celui-ci, devenu expert-comptable, se façonne une apparence de plus en plus sophistiquée, fréquentant presque exclusivement des Blancs, disparaissant les week-ends avec des *girlfriends* la plupart du temps blondes.

Des voisins prennent alors soin des enfants. Jean-Michel joue parfois les baby-sitters avec ses deux sœurs, leur fait vaguement la cuisine, les couche.

Tout le voisinage et les amis, semble-t-il, perçoivent Gérard plus comme un play-boy que comme un père.

Mais le père veut donner de lui une image différente : il se rêve en homme responsable et intégré.

Une photographie nettement plus tardive (elle date de 1978) montre la famille Basquiat, plus une femme souriante, blonde et blanche, probablement Nora Fitzpatrick avec qui Gérard vit maritalement mais qu'il n'a pas épousée car, s'il s'est séparé de sa femme, il n'a pas divorcé (contrairement à ce que beaucoup de livres indiquent). Une preuve ? En 2011 le cabinet de Sylvie L. F. Richards esq. PLLC, à propos d'une affaire embrouillée concernant une acquisition controversée par l'*art dealer* Michelle Rosenfeld, précise d'abord que Jean-Michel Basquiat étant mort, bien entendu, intestat, et ses parents étant séparés mais non divorcés, ils héritaient tous deux des 917 dessins, 25 carnets de croquis, 85 estampes et 171 peintures. Quand Matilde mourut, en 2008, elle laissait Gérard seul administrateur de la collection de son fils...

La légende de la photo indique l'adresse, rien d'autre : 553, Pacific Street, Brooklyn. Intérieur petit-bourgeois typique de l'Amérique de ce temps-là avec gros globe au plafond, papier peint, vitrine remplie de bibelots, table couverte d'une nappe, Gérard (un peu empâté) à gauche de la photo, Nora Fitzpatrick

Jean-Michel Basquiat

à droite, les deux filles au centre, la plus jeune, Jeanine, mangeant coudes très écartés. Jean-Michel, à cette époque, a déjà définitivement quitté le domicile parental.

Une autre photographie montre le « contrechamp » de celle-ci et indique la date de la prise de vue : 4 mars 1978. On voit deux fenêtres avec des rideaux, une télévision, des plantes dans des pots, certaines pendues au plafond, d'autres posées sur un meuble, un tapis. La légende donne le nom de l'auteur de la photo : Nooney Dinanda ; mais indique comme nom de la femme assise dans le fauteuil à côté de Gérard, lui-même assis sur un accoudoir : N. (pour Nora) et... Latypatuk pour le nom. Le visage, lui, permet l'identification en regard de l'erreur manifeste : il appartient à Nora Fitzpatrick.

D'une école l'autre

Quand son père, ses sœurs et lui quittent Flatbush pour Boerum – une oasis de verdure dans un quartier d'autre part plutôt miteux, paraît-il –, Jean-Michel doit changer d'école : son père avait « des problèmes d'argent ». Direction PS 101, établissement public, dans le quartier de Bensonhurst, toujours à Brooklyn.

Pour s'y rendre, il faut utiliser le *busing*. Surtout si l'on est noir.

Warhol le rapporte dans son *Journal*.

On définit le *busing* comme l'acte de transporter des enfants des quartiers défavorisés, généralement noirs, dans des écoles fréquentées par des enfants blancs situées en dehors du quartier où les Noirs résident.

Inventé en 1971 et appliqué pour la première fois à Charlotte, ville de Caroline du Nord, le *busing* a pour fonction d'effectuer un vrai brassage dans les écoles élémentaires et secondaires, pas vraiment appliqué à l'époque, entre enfants blancs et enfants noirs en dépit des règles de *déségrégation*.

Dans un tissu urbain organisé par quartiers et regroupements raciaux, les itinéraires des autobus s'établissant à partir de critères

Enfance sans « vert paradis »

économiques et géographiques, le système du *busing* renforcera, en fait, la ségrégation que la loi prétendait combattre.

Idéal en théorie, le *busing* se révèle un échec, du moins une expérience controversée. Pour échapper à ce qu'elle impliquait, les familles blanches inscrivirent, en effet, leurs enfants dans des écoles privées non soumises à cette obligation et ainsi, pendant de nombreuses années, la mixité souhaitée ne fonctionna pas.

Aujourd'hui, on a complètement abandonné le *busing* aux États-Unis.

Mais, quand Gérard scolarise Jean-Michel à PS 101, l'expérience débute à peine à Brooklyn, et beaucoup de ceux qui plaident pour la mixité y croient et soutiennent l'aventure.

Bensonhurst, à l'époque, est une banlieue essentiellement peuplée d'Italiens, où les relations sociales s'avèrent tendues. Peu de temps avant que Jean-Michel n'utilise le *busing* pour s'y rendre, la police avait dû escorter de nombreux bus en raison des menaces qui pesaient sur eux.

Jean-Michel figure parmi les rares étudiants noirs de l'école et, comme tel, doit affronter le racisme des enfants. Doit-on parler de « racisme ordinaire » parce qu'il s'agit d'enfants ? Les vexations, les injures, les tabassages sont-ils jamais « ordinaires » ?

Difficiles moments. On définit alors Jean-Michel comme un « enfant en colère ». « Jean-Michel était très très agressif », dit même son père²².

On a dit que, se trouvant ostracisé comme Noir, par réaction, il avait développé le besoin d'explorer ses racines. Une peinture murale réalisée à PS 101 illustre, semble-t-il, cet intérêt.

L'œuvre, ni « militante », ni « de combat », plutôt ironique, moque surtout la vision stéréotypée des étudiants du quartier à propos de leurs camarades de classe noirs. Intitulée *Teenage Gangs of the fifties*, elle montre de jeunes membres des Switchblades et des Suicide, certains avec des poignards.

La moquerie est l'une des grandes constantes du caractère de Jean-Michel Basquiat, mais aussi de son œuvre.

L'inspiration principale de cette peinture murale vient de *West Side Story*, vu avec sa mère.

Jean-Michel Basquiat

Le film se fonde, on le sait, à la fois sur les guerres de gangs entre Italiens et Portoricains des années 1950 et sur le *Roméo et Juliette* de Shakespeare.

Dans la vie réelle, les faits vont bien plus loin qu'au cinéma, et, à l'époque où Jean-Michel réalise son œuvre murale, une série d'affrontements entre gangs se produit juste à côté de chez lui. Portoricains et Italiens s'affrontent au couteau pour des questions de territoire sur la 5^e Avenue à Brooklyn. Il y a même des coups de feu et l'incendie du quartier général du Groupe nationaliste portoricain « El Machetes ».

Quand on l'interrogera plus tard sur les dessins réalisés pendant son enfance, Jean-Michel dira : « Mon travail avait un côté affreux parce qu'il y avait beaucoup de trucs affreux, à cette époque, dans ma famille²³. »

Aux yeux de beaucoup d'observateurs, la brève existence de Basquiat est liée au SoHo des années 1980, aux galeries du bas de Manhattan, aux lofts d'artistes qui se sont créés là dans les années 1960, aux clubs où se retrouvent les artistes et ceux qui les fréquentent. Le Brooklyn de l'enfance et de l'adolescence, pourtant, s'impose comme la matrice de tout ce qui va suivre. Avec toutes les tragédies qui traversent les enfances, les adolescences, tous les plaisirs, tous les rêves, tout l'imaginaire. Tout ce qui fonde un être.

Gérard, le père, travaille beaucoup, reste tard au bureau. Le samedi matin, il écoute ses disques de musique classique : Beethoven, Bach, Chopin. Du jazz aussi. « Il y avait toujours, toujours de la musique à la maison²⁴ », dit-il.

Jean-Michel va alors s'enfermer dans sa « chambre à coucher », un misérable petit espace situé sous l'escalier avec un matelas au sol et des dessins collés partout. Selon les uns, c'est Jean-Michel qui a choisi de s'installer là, selon d'autres, c'est son père qui l'y a mis en punition. « Il le traitait comme de la merde », dit Al Diaz²⁵.

Dans cet antre inconfortable, il écoute Elton John très fort. Trop fort au goût de Gérard. « Jean-Michel n'aimait pas le jazz, disait-il. Il ne le comprenait pas²⁶. »

Un jour qu'il écoute cet Elton John trop fort à son goût, son père lui demande : « Qu'est-ce que c'est ? », et Jean-Michel lui répond sans se démonter : « Bach, papa. »

Enfance sans « vert paradis »

Jean-Michel découvrira Charlie Parker plus tard et il l'appréciera beaucoup. Il comptera pour lui plus que tout autre musicien et l'on peut même voir son influence dans sa peinture, dans sa manière pressante de développer, lui aussi, des improvisations ; mais son père a une autre explication : « On m'a dit qu'il aimait Charlie Parker parce qu'il me ressemblait ²⁷. »

La ressemblance physique entre le Bird et Gérard est, en effet, troublante.

Ensemble, père et fils regardent le sport à la télévision. Ils aiment tous deux le baseball et suivent avec beaucoup d'intérêt, d'excitation même, les progrès du joueur noir Hank Aaron, qui atteindra 3 000 coups sûrs (frappe qui permet au batteur d'atteindre une des bases) et 755 coups de circuit (le « coup de circuit » est un « coup sûr » qui permet au batteur de toucher les quatre bases et de marquer un point). Alors qu'il allait dépasser le record de Babe Ruth, enthousiasmant Gérard et Jean-Michel, il avait reçu un grand nombre de lettres d'insultes racistes.

Lorsque l'on voit « Aaron » écrit quelque part sur une toile, un dessin de Basquiat et même sur un objet, c'est de cet Aaron-là qu'il s'agit.

Comme son père, Jean-Michel adore également voir les matches de boxe à la télé. Ils regardent côte à côte les combats du vendredi. Ils revoient ainsi des matches de Joe Louis, de Jersey Joe Walcott, deux « héros » qu'on retrouvera dans la peinture de Basquiat, et ils assistent, en direct, aux matches historiques de Cassius Clay, devenu Mohammed Ali après avoir rejoint Nation of Islam.

Le goût du spectacle de celui qui a été consacré « plus grand sportif du XX^e siècle » devant Pelé, son goût de la provocation, ses apartés goguenards, son exubérance plaisent à Jean-Michel, mais tout autant son refus de partir à la guerre au Vietnam.

« Je ne vais pas me quereller avec un Viêt-cong, aucun Viêt-cong ne m'a traité de nègre », lâche-t-il. On lui retire sa ceinture de champion du monde des poids lourds. Et même sa licence de boxeur.

Il ne cède pas.

Jean-Michel Basquiat

Jean-Michel ne le verra pas, mais aux jeux Olympiques d'Atlanta, en 1996, Juan Antonio Samaranch lui demandera d'allumer symboliquement la flamme olympique et lui remettra une médaille d'or, réplique de celle qu'il avait remportée en 1960 à Rome, qu'il avait jetée, de rage, dans la rivière Ohio parce qu'on avait refusé de le servir dans un restaurant à cause de sa couleur de peau.

Il disait : « Je suis le plus grand », « Je suis imbattable », « Les gens humbles ne vont pas très loin ».

Il disait, pour caractériser sa boxe rapide, légère, virevoltante, inhabituelle pour un poids lourd : « Je vole comme le papillon et pique comme l'abeille », et il avait même lancé, dans une apostrophe à Foreman, lors du fameux « combat du siècle » à Kinshasa (Congo) : « J'ai mis des menottes aux éclairs, foutu la foudre en taule. »

On dit que c'est en entendant les fanfaronnades de Mohammed Ali, en comprenant qu'ainsi il avait atteint une notoriété inégalée, que Jean-Michel décida d'utiliser des méthodes semblables pour devenir célèbre.

Beaucoup de jeunes garçons de l'époque considèrent ces figures du sport comme des exemples de ce qu'on peut faire pour échapper à la monotonie du quotidien et à sa condition. Jean-Michel pense que le succès ne viendra pas, en tout cas, de ce que son père tente d'instiller en lui. Pas plus que les enfants qu'il côtoie, il ne veut d'une vie stable et ennuyeuse, frustrante et vide. Comme celle de son père. « J'allais à l'école, je revenais à la maison, disait-il, et c'était tout... la même chose, toujours et toujours. »

Porto Rico

Un changement significatif intervient dans la vie de Jean-Michel en 1974 quand son père obtient une promotion chez Berlitz. On l'envoie à Porto Rico. Il emmène ses trois enfants à Miramar, dans la banlieue de San Juan. Ils y resteront un an et

Enfance sans « vert paradis »

demi. Son père inscrit Jean-Michel dans une école épiscopaliennne où l'enseignement se fait en espagnol. Jean-Michel y perfectionne cette langue qu'il parle déjà presque couramment.

Dans une contribution au livre de Richard D. Marshall, *Jean-Michel Basquiat : in Word only*, Annette I. Minkalis, collègue et amie de Gérard, se souvient de Jean-Michel comme d'un garçon habillé à la manière d'un adolescent typique du milieu des années 1970, grand, filiforme, dégingandé, charmant et vif, plein d'énergie, mais terriblement en demande d'attention.

À Porto Rico, au cours d'un dîner auquel l'a conviée Gérard, elle observe que Jean-Michel interrompt sans arrêt la conversation « non pas d'une manière impolie, mais pour vérifier que vous faisiez attention à lui ». Et elle précise : « En même temps qu'il nous déconcertait par ces interruptions – il était très différent de son père qui était jusqu'au bout des ongles un parfait gentleman –, il y avait quelque chose de très charmant dans sa façon de s'excuser d'interrompre ainsi la conversation. »

Elle remarque d'autre part qu'il parle vite, qu'il marche vite.

Un jour, il lui confie qu'il fume de l'herbe. Elle avertit son père. Elle dira, après, que ni le père ni le fils ne l'ont « bien pris ». Un euphémisme sans doute...

On l'a mentionné parfois, mais à peine remarqué : c'est à Porto Rico aussi que Jean-Michel fait sa première fugue. Une fuguette, plutôt, chez l'un de ses amis, DJ dans une station de radio locale. Son père le reconduit à la maison sans trop de ménagement quelques heures plus tard.

Rien de plus.

Mais cela permet de corroborer des suppositions glanées ici ou là : Jean-Michel a mal vécu le séjour à Porto Rico.

C'est là encore qu'apparemment il perd sa virginité. Jean-Michel a raconté à des amis qu'il s'agissait d'un rapport oral avec un coiffeur qui se travestissait. Dit-il la vérité ? Veut-il choquer ceux à qui il le dit ? À douze ans, la sexualité s'assouvit souvent comme elle peut. Parfois de manière plus trouble et plus étrange encore.

À Suzanne Mallouk, Jean-Michel dira qu'il a eu sa première expérience homosexuelle avec son ami disc-jockey.

Fanfaronnade encore ? Provocation ?

Peut-être ; mais les aventures homosexuelles de Jean-Michel ne se limitent pas à la préadolescence. Elles émaillent toute sa vie sexuelle. Suzanne Mallouk l'affirme sans ambiguïté dans le livre de Jennifer Clement *Widow Basquiat* : « Il est clair que son intérêt sexuel n'était pas monochrome. C'était une sexualité très riche et "multichromatic". Il était attiré par les gens pour toutes sortes de raisons. Ça pouvait être des garçons, des filles, maigres, grosses, jolies, affreuses. Il était mû par l'intelligence²⁸. »

Quand elle parle des *girlfriends* top models telles que Leslie Winer (pour Valentino) et Josie (pour Calvin Klein), Suzanne Mallouk dit qu'elles ressemblaient à des garçons. « Il aimait ça. Il aimait aussi dormir avec des garçons. Il a dormi avec David Bowes. Il avait le même look que ces deux filles. C'était un look très androgyne. Il adorait cette androgynie que tous possédaient²⁹. »

Il raconte à Ken Eybulska, un copain d'école, qu'il s'est prostitué sur la 42^e rue³⁰. Vantardise d'adolescent, là encore ? Un peu plus tard, son père l'aurait surpris lors d'un rapport sexuel avec un cousin. Jean-Michel l'aurait confié à Al Diaz à l'époque³¹.

Quand le père et ses trois enfants reviennent à New York en 1976, ils retournent habiter à Boerum Hill.

Annette I. Minkalis, leur rendant visite, observe que Jean-Michel parle encore plus vite qu'avant, marche plus vite. Elle remarque aussi qu'il préfère qu'on l'appelle « Jean ».

Les relations de « Jean » avec son père ne se sont pas améliorées. Sans tout à fait « fuguer », il passe de plus en plus de temps dehors, travaille mal à l'école.

Son père fréquente déjà Nora Fitzpatrick, l'Anglaise blanche dont on a parlé à propos de la photo de son intérieur petit-bourgeois de Boerum Hill.

Elle essaie d'appivoiser l'adolescent, de tenir, plus ou moins, un rôle de mère ; mais, lui, la tient à distance : il éprouve trop de ressentiment à l'égard de son père et de tout ce qui lui est associé.

Enfance sans « vert paradis »

Plus tard, les relations tendront à s'améliorer. Il existe une photo, prise par Paige Powell en 1984, montrant Jean-Michel, sa sœur Jeanine joliment potelée, leur père arborant des lunettes noires, et Nora Fitzpatrick toute blonde, faisant face à la photographe, rayonnants, enlacés.

Nora Fitzpatrick et Gérard Basquiat vivent maritalement, harmonieusement. Une autre photographie, prise le 22 septembre 2010 par Sébastien Micke, quand *Paris Match* vient interviewer Gérard Basquiat, les montre tous deux, bien entendu vieilliss, côte à côte. La légende nomme Nora la « girlfriend » de Gérard Basquiat.

Pour Jean-Michel, à la maison, rien ne va. Gérard fait peut-être ce qu'il estime « bon pour les enfants », comme il le dit, d'un air débordé, mais il le fait à sa façon, exigeante et froide.

Distante.

Aux yeux des observateurs extérieurs, plus que distant, le père paraît surtout terriblement absent.

Cela dit, comme on les interroge aujourd'hui ou à l'époque où Jean-Michel réussissait à SoHo, les commentaires ne peuvent être que partiels.

Gérard avait-il tort de se dire inquiet de l'attitude de son fils, de sa propension de plus en plus grande à n'en faire qu'à sa tête, à l'école comme ailleurs, à peindre et à dessiner, dessiner et peindre, à traîner avec les copains, à fumer des pétards ? Le reste ? Jean-Michel ne s'en occupait pas, cherchait de moins en moins à donner le change sur son manque d'intérêt.

Gérard l'inscrit en 1978 à la Edward R. Murrow High School. Bonne école au règlement souple. Malgré cela, de plus en plus tendu, de plus en plus « asocial » même, le jeune garçon renâcle. « J'avais énormément de problèmes avec l'autorité et je devais partir », dira-t-il à Tamra Davis, réalisatrice du documentaire *Jean-Michel Basquiat : The Radiant Child*.

Il ne reste dans cette école-là que quelques semaines.

SAMO AU COLLÈGE

La première vraie fugue de Jean-Michel Basquiat se situe en décembre 1976. Il a seize ans, il fume de l'herbe dans sa chambre. Son père le surprend. Furieux, il le menace, lui pique même les fesses avec une fourchette peut-être, ou peut-être un couteau.

Jean-Michel attrape deux valises qu'il remplit de boîtes de conserve et fiche le camp.

D'abord (par forfanterie ? par inconscience ?), il prend cela à la légère. Rapidement, toutefois il se rend compte de la difficulté de la situation : « Assez vite, vous ne savez plus où vous vous trouvez », dira-il plus tard à Henry Geldzahler, célèbre conservateur d'art contemporain qui fréquente les artistes en vue¹.

Il dérive ensuite jusqu'à une sorte de foyer pour jeunes délinquants avec qui il fera quelques virées ; mais, quand ils agressent une vieille dame pour la voler, il rompt avec eux, s'enfuit.

De là, il s'en va chez des hippies, 13^e Rue, traîne ensuite à Greenwich Village, autour de Washington Square Park. Il vit alors dans la rue, dort dans la rue, se shoote à l'acide dans la rue. « J'étais vraiment très naïf, dit-il. Je suis parti sans savoir où aller, ignorant où je dormirais, comment je mangerais ou quoi que ce soit de ce genre². »

Il se rase les cheveux. « Pour que l'on ne me reconnaisse pas, dit-il. C'était comme un déguisement. » Et il marche, marche, sans arrêt. Sans dormir. Sans dormir vraiment. Des jours et des

jours. Tendus. Hypertendus. Se nourrissant de crackers « parce que ça ne coûtait que 15 cents ». Il traîne ainsi une quinzaine de jours.

« Mendier quelques pièces et devenir furieux fut une expérience misérable, a-t-il raconté à ceux qui l'ont interrogé sur la question. Tous les gens que vous voyez vous paraissent riches, vous devenez vraiment amer et vous détestez tout le monde. »

En 1985, alors qu'il a réussi comme artiste et gagne beaucoup d'argent, Becky Johnston et Tamra Davis l'interrogent sur cette période de sa vie :

— Pensiez-vous que vous pourriez vivre ainsi, devenir clochard et le rester ? Ou saviez-vous qu'arrivé à un certain point vous arrêteriez et rentreriez à la maison ?

— J'étais déterminé à ne pas rentrer, répond Jean-Michel.

— Mais pensiez-vous : « Je pourrais rester un clochard toute ma vie » ? insistent-elles.

— Oui, répond-il, en quelque sorte. Oui.

Son père alerte la police qui met un certain temps à le retrouver, crâne rasé, assis contre les grilles du terrain de *streetball*, 4th Street West. À côté, autour, les dealers rôdent.

De la période située entre cette première fugue, qui a lieu en décembre 1976, et celle de juin 1978 qui le voit quitter définitivement le foyer parental, Jean-Michel dira : « Ah, ça a été le pire moment de ma vie, vous savez. Le pire. »

On doit pourtant écouter avec attention ce que raconte à ce propos Eric Justin Johnson³ qui a connu Jean-Michel lors de cette première fugue, à l'âge de quinze ans quand il dérivait à Washington Square :

« Nous étions dans le dortoir d'une fille, très inquiète car son petit ami avait disparu. Jean a demandé :

— Quel âge a ce garçon ?

— Dix-sept ans, a répondu la fille.

Jean a dit :

— Sais-tu combien d'artistes célèbres ont quitté leur maison à quinze ans ?

Ça nous a cloué le bec car il parlait de lui-même : Jean avait quitté la maison à quinze ans. Et il a ajouté :

Samo au collège

— Il y a plein d'artistes qui ont quitté leur maison à quinze ans.

Son message était : "Ne t'inquiète pas pour lui, tout ira bien", mais aussi : "Les artistes célèbres quittent leur maison à quinze ans. Moi-même je l'ai fait." »

Intéressante anecdote : dès ce moment apparaît clairement le mélange de spontanéité et de calcul chez Jean-Michel Basquiat qu'on retrouvera tout au long de sa courte vie, ce mélange de gentillesse et de froideur, de proximité et de distance, cette façon constante de séduire les filles et de les laisser tomber avec la même désinvolte dureté, mais aussi cette formidable détermination sans laquelle il n'est pas de carrière de star. Or « Jean » ou « Jean-Michel » est déterminé, dès l'âge de quinze ans (au moins), à devenir un artiste célèbre et, plus encore, une star.

Retour à l'école – une autre – qui envisage la ville comme un terrain d'apprentissage, l'exploration de New York étant considérée comme une partie du programme d'enseignement...

L'école choisie par son père – City-As-School donc – est un établissement alternatif qui s'inspire des théories de John Dewey : « Hands-on learning » ou « Apprendre par l'action », ou encore « Apprendre tout en faisant ». Pas une école pour surdoués comme on l'a souvent prétendu, mais pour élèves « à part », doués pour autre chose que les études habituelles, ou totalement inaptes à s'inscrire dans un cursus normal. On peut dire aussi école pour enfants « à problèmes » ou adolescents « difficiles », qui doutent d'eux-mêmes, qu'on incite à « réaliser leur potentiel », à « faire quelque chose ».

L'école se situe Schermerhorn Street à Brooklyn Heights, littéralement « les hauteurs de Brooklyn », c'est-à-dire le « Brooklyn Village » d'autrefois, près du pont, dans une église orthodoxe désaffectée.

Les professeurs sont d'anciens hippies de gauche qui encouragent les élèves à choisir trois ou quatre activités dans un programme des plus flexibles.

Les habitudes des « communautés » hippies se retrouvent, d'autre part, dans les relations entre filles et garçons. « L'école

était une vaste cour de récréation sexuelle », avoue d'ailleurs l'un des professeurs.

Les mêmes ou d'autres la considèrent également comme un refuge et beaucoup chuchotent que c'est un refuge dont on peut abuser. Jean-Michel racontait à son père et à ses proches qu'il allait à l'école alors qu'on le retrouvait à Central Park ou au *Village*. Quand il allait vraiment à l'école, les tensions avec ses professeurs le conduisaient à des affrontements dont certains s'accommodaient, d'autres pas. Sylvia Milgram avoue même qu'ils sont devenus des « ennemis mortels ». Elle précise : « Il était terriblement caustique, hostile et très dérangeant pour l'ensemble de la classe, et même de l'école⁴. »

Cette attitude, ses condisciples en parlent aussi. Différemment. Lorsqu'on les a interrogés, des années après, ils retiennent alors les vantardises, les confidences, les provocations de Jean-Michel. Ne confie-t-il pas, en riant, par exemple, qu'il s'est prostitué 42^e Rue, la rue chaude de New York à l'époque. En même temps, le bruit court qu'il a contracté la syphilis. L'a-t-il dit ? Laisse entendre ? Il n'a, en tout cas, rien fait pour arrêter la rumeur. Pourquoi ?

Pour expliquer sa fébrilité, ces perturbations, les gênes qu'il occasionne dans une école pourtant ouverte et tolérante, presque trop, on peut incriminer les tensions familiales, les difficiles relations avec le père absent, et l'on n'aura pas tort. Le plus profond de l'inquiétude et de l'instabilité vient pourtant, d'abord, de tout ce qui le lie à sa mère et de ce qu'il faut bien appeler sa « folie ». Une folie dont il craint qu'elle ne l'atteigne d'une façon ou d'une autre un jour et ne l'emporte à son tour.

Pour autant, d'autres professeurs encouragent Jean-Michel lorsqu'il dessine, écrit. « Si vous lanciez Jean-Michel dans quelque chose qui l'intéressait, dit l'un d'eux, son énergie faisait des merveilles. Vous ne pouviez plus l'arrêter. »

C'est à cette époque qu'il rencontre Albert Diaz, un jeune Portoricain qui, tout de suite, devient son ami et, très vite, le complice de la déterminante aventure SAMO qui les verra signer de ce sigle commun des phrases étranges sur les murs de SoHo.

N° d'édition : L.01ELKN000420.N001
Dépôt légal : janvier 2015